

Francis d'Ontario
DIEN"

Littéraire
\$2.00
\$1.25

LIMITÉE
\$1.25
\$1.00

OTTAWA, ONT.

ANNONCEURS.

ssionnell

OCATS
Thompson, Côté,
Burgess et Thomps

AVOCATS
122 RUE WELLINGTON
Tél. Queen 3135

OCATS
Connor et McLenag

Avocats, Solliciteurs,
Agents Parlementaires,
Départements
OTTAWA, ONT.

Edifice Banque Union
85 RUE SPARKS
Tél. Q. 7330

Affaires

CHINISTES
Rés. S. 5750, G

M. J. ARMSTRONG, Gér

Standard Machine C

Successeurs de
ARMSTRONG & BENNE

Machinistes et Ingénie

Réparations de toutes s

7 rue Queen. Tél. Q. 7

ANSFET
THE CIVIC
MOTOR TRANSFER

Partout—En tout temp

Satisfaction garantie

Prix modérés

WM. BRADLEY

Tél. Carling 356.

LACE ET BOIS

THE
FAVORITE ICE CO

121 AVE. PARKDALE
Tél. S. 1334

Marchands de glace et

bois

Déménagement de me

ON DEMANDE

Papier, chiffons, vieux

outilleries, sacs, pneus d'



La Page des ENFANTS



UN CONTE

OSIER ET LA PAILLE

Un pauvre veuve et ses deux
enfants retournaient un soir chez
leur père, un ouvrier ouvrier ouvrier
allés ramasser des branches
de bois de chauffage. La mère
avait une charge de bois sur la
tête et ses deux enfants, les leur
père d'acier attaché avec un
cordon.

Le père riche dit à la veuve,
lui avoir donné une pièce de
monnaie. "Écoutez, ma bonne, vous
avez besoin de m'indiquer; con-
sentez vos deux enfants, les leur
père à convertir l'osier et la paille
en or."

Le père ne voyait dans cette
idée qu'une plaisanterie; mais
l'osier l'assura qu'il parlait
sérieusement. Elle consentit
à lui remettre ses deux fils,
à l'apprendre à l'un l'état de
blanc, et à l'autre l'état de blanc
et de tresser la paille.

Après une absence de trois ans,
retourna dans la pauvre cabane
leur mère. Là ils se mirent
à tresser les plus jolis ouvrages
de os et de chapeaux de paille
qu'ils eussent. Par un trans-
port ils parvinrent en peu
de temps à confectionner une quan-
tité de marchandises assez con-
sistables pour être vendue au né-
cessaire.

Quelques jours après, celui-ci en-
tra dans leur chambre, paya en
monnaie d'or les marchandises
qu'il avait achetées, et il dit en sou-
riant à la mère: "Vous voyez que
ma parole."

Christophe SCHMIDT.

Les affections ont besoin
passé.

WM. BRADLEY

Tél. Carling 356.

LACE ET BOIS

THE
FAVORITE ICE CO

121 AVE. PARKDALE
Tél. S. 1334

Marchands de glace et

bois

Déménagement de me

ON DEMANDE

Papier, chiffons, vieux

outilleries, sacs, pneus d'

bois

Déménagement de me

ON DEMANDE

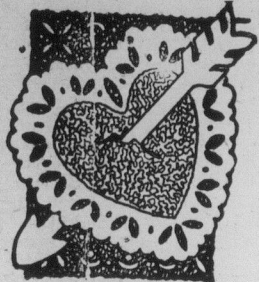
Papier, chiffons, vieux

outilleries, sacs, pneus d'

bois

Déménagement de me

LE COIN DES AMOUREUX



VOULEZ-VOUS RIRE ?

Une anecdote sur Papineau, le
grand patriote.

Un jour, il y avait grand dîner
chez son père, et, selon sa coutu-
me, Louis voulut prendre place à
côté de lui, mais celui-ci le renvoya
en lui disant:

— Quand tu auras de la barbe, tu
mangeras avec les hommes.

Louis, de mauvaise humeur, alla
s'asseoir à une petite table réservée
aux enfants. Pendant le repas,
le chat s'étant approché de lui, il
le chassa en lui disant:

— Tu as de la barbe toi, va-t-en
à l'autre table.

Dans l'église de Saint-Gervais
à F... une grande dame que-
rait pour les pauvres; elle passe
devant un monsieur fort riche
auquel tout naturellement elle
présente son aumône.

— Je n'ai rien, répond durement
l'avare.

— Prenez, mon pauvre hom-
me, lui répond tranquillement
la dame patronnesse, prenez
puisque je quête pour les pau-
vres.

On venait de juger un assis-
sant fameux dont le nombre des
crimes était énorme.

— Accusé, lui dit le président
des assises, le jury vous con-

damne à la peine de mort, vous
allez rejoindre vos victimes.

— N'oubliez pas, mon pres-
dent, répliqua le bandit, qu'elles
auront une peur de tous les dia-
bles quand elles me verront ar-
river.

En 1814, Napoléon entra chez
un curé de village qu'il trouva brân-
lant du café.

— Comment, lui dit-il, vous fa-
tes usage d'une marchandise pro-
hibée?

— Vous voyez, Sire, que je la brû-
le.

Le roi Louis-Philippe alla visi-
ter le prince de T... diplomate cé-
lèbre, à son lit de mort.

— Comment allez-vous, prince?

lui demanda-t-il.

— Ah! je souffre comme un
dammé.

— Quoi, déjà!

Les derniers vœux d'un horloger
recueillis par un de ses confrères:

Mon fils, "L'heure" de ma mort
va "sonner" au "cadran de l'éterni-
té"; mon existence ne tient plus
qu'à la pointe d'une "aiguille";
mais, avant d'être "horizontale-
ment" dans la "boîte" de la mort,
écoute attentivement, ô mon fils,
le "timbre" de ma voix qui s'éteint:
car cette dernière "minute" est con-
sacrée, il ne faut pas perdre une
"seconde". Que l'honneur soit le
"ressort" de ta vie et la prudence
le "régulateur" de tes actions. Si
tes "mouvements" sont "réglés",
si l'amour du prochain est la "clef"
de ta conduite, pour toi les "heures"
s'écouleront dans une large
"sphère" de bonheur et de délices.

"Ne rhabille" jamais la fraude
avec "l'émail" trompeur; le vol est
un "grain" de poussière qui arrête
les "rouages" d'une conscience
pure et tranquille; souvent même
il fait des "trous" qui ne sont pas
en "rubis".

"Si tu suis mes conseils, tu n'au-
ras pas besoin, quand la "chaîne"
de tes jours "balancera", de "remon-
ter" le cours de ta vie ou de cher-
cher des "échappements", et tu
pourras, sans "balancier", te met-
tre d'accord avec le grand "horo-
loge" de l'univers, car tu auras les
mains "nettes" et "polies", et nul-
lement "graissées" et "guillochées"
par le "frottement" des mauvaises
actions.

"Adieu, mon fils, je casse mon
"verre de montre" et ne peut plus
le remplacer. — "Ducadran".

Espérons que ce brave homme
au coeur "d'or loge" dans le ciel;
il avait bien "régulé" tout de même
son dernier "battement", ce qui est
d'un grand "poids".

MOTS AMUSANTS

Ce n'est pas tout à fait cela
Maman gronde Jules, bébé de
trois ans, qui mangeait des mor-
ceaux de glace. — Maman, ré-
pond le bébé, je ne les man-
ge pas, je suce le jus.

LES DENTS ET LA
CIVILISATION

Celle-ci est nuisible à celles-là.
C'est ce qu'affirmait l'autre jour
dans un congrès de dentistes tenu
à Londres, le marquis de Salisbury,
qui s'est révélé odontologue
expert.

Ainsi, d'après lui, la températu-
re souvent trop élevée des aliments
est funeste à la santé des dents.
Autre chose: à mesure que la ci-
vilisation progresse, la mâchoire
humaine diminue de volume. Mais
la nature lui donne toujours les
mêmes dents, qui s'y trouvent trop
à l'étroit et remplissent mal leur
office au détriment de l'état gé-
néral. Enfin, les mauvaises dents en-
gendrent la tuberculose.

Voilà des propos bien pessimis-
tes. Heureusement, les auditeurs
du marquis de Salisbury, quand ils
doivent renoncer à soigner les
mauvaises dents, savent leur don-
ner artificiellement d'excellentes
remplaçantes.

LA PRESSE: UNE BONNE
OU MAUVAISE CHOSE?

Paris. — La meilleure et la pire
des choses.

Serait-ce, après les langues d'E-
sope, la presse? La question est po-
sée à Athènes. Alors qu'il y a, en
Angleterre, un journal pour 290,
000 habitants, un pour 90,000 en
Russie et en Pologne, un pour 85,
000 en Autriche, un pour 65,000
en France, un pour 70,000 en Ita-
lie, un pour 60,000 en Belgique
on compte, en Grèce, un journal
pour 22,500 habitants.

Les Grecs ont donc treize fois
plus de journaux que les Anglais
quatre fois plus que les Français.
C'est un record.

Loin de s'en enorgueillir, la
presse grecque se demande loya-
lement si c'est un bien ou un mal.
Curieux sujet de referendum.

Le Violon de Santa Claus

Sans être précisément âgés, le père et la mère n'étaient plus de la
première jeunesse, lorsque après un an de mariage béni par l'Ange des
amours heureuses, le petit Louis naquit. C'était un délicieux bébé rose
et blond, avec de grands yeux noirs tout rêveurs, que sa mère berçait
presque constamment dans ses bras avec des tressaillements de joie folle
et que le père allait regarder dormir la nuit, des heures entières, éveillé
pas des hantises de bonheur et d'orgueil paternels.

L'enfant grandit et se développa sous l'influence de ce double rayon-
nement de tendresse, de même qu'une plante délicate s'épanouit sous les
chauds effluves du soleil et la caresse des brises printanières.

Il grandit plein de grâce et de gaieté, toujours choyé, toujours adoré,
sans que le pli d'une feuille de rose eût jamais troublé son sommeil, sans
que le plus léger nuage eût assombri la douce clarté de son aurore.

Il était charmant. Son sourire avait comme des irradiations lumineu-
ses; le timbre de sa voix faisait songer au gazouillis des oiseaux sous les
feuilles.

A deux ans, il avait de profondes ingénuités. Quand il aperçut pour
la première fois le demi-cercle d'or du croissant, il s'écria tout angoissé:

— Papa, vite! un marteau, des clous, la lune brisée!"

Avec cela, crâne comme un paladin.

— Il ne faut jamais aller au coin de la rue, lui dit un jour sa bonne.

— Pourquoi?

— Il y a des sauvages.

— Des sauvages! s'écria-t-il le poing sur la hanche et le sourcil froncé;

as pas peur, vais aller chercher mon sabre!"

Enfin, capable de s'oublier des heures entières dans des rêveries étran-
ges. Un soir, grand émoi dans la maison: l'enfant est disparu!

Pris d'une horrible inquiétude, on le cherche vainement à droite et à
gauche, dans toutes les chambres, au dehors, partout. Nulle trace du petit.

La nuit était déjà avancée, et l'on commençait à perdre la tête, lorsque
quelqu'un découvrit l'enfant seul sur un balcon le menton dans les deux
mains, et le regard égaré dans le vague du firmament.

— Mais que fais-tu donc là? lui demanda-t-on.

— Moi regarde.

Quoi?

— Belle étoile!"

Mais ce qui le caractérisait surtout c'était sa passion pour la musique:
un air de flûte provoquait son enthousiasme; une fanfare le faisait bondir
comme un choc électrique et le jetait dans des trances.

Ajoutons, par parenthèse, que cette espèce de frénésie malade le
suivit jusque sur les bancs de l'école, où, même à l'âge de huit ou neuf ans,
un éclat de trompette ou un roulement de tambour lui faisait irrésistible-
ment lâcher livres et crayons pour se précipiter dans la rue, et suivre,
sans se préoccuper d'aucune permission, la première escouade militaire
qui passait.

Mais comme c'est au bébé seul que nous avons affaire, revenons au
bébé.

Si jamais un enfant fut passionnément aimé de ses parents, ce fut lui.
Je le répète, on se levait la nuit pour le regarder dormir.

Pauvres parents! le ciel leur réservait une terrible épreuve.

L'enfant avait maintenant trois ans et demi bien comptés.

Or, il n'avait pas encore atteint son douzième mois, lorsque la maman
lui découvrit à la gorge dans la région du larynx, une toute petite tumeur
qui se développait d'une façon inquiétante. Qu'on me pardonne une ex-
pression technique trop prétentieuse peut-être: c'était ce qu'en termes
de chirurgie on appelle un kyste sébacé.

Comme on le sait, ces corps séreux n'offrent en général aucun dan-
ger réel, mais celui-là se présentait, à cause du voisinage de certains vais-
seaux délicats, dans des conditions particulièrement critiques; et l'opéra-
tion—tôt ou tard nécessaire—pouvait, trop inconsidérément retardée, de-
venir dangereuse.

La tendresse des parents, après avoir autant que possible, ajourné le
moment cruel, ne pouvait hésiter plus longtemps; et, quelques jours avant
Noël, les médecins furent mandés.

Ce fut la mort dans l'âme—est-il besoin de le dire? que les parents
assistèrent aux terribles apprêts de ce qui leur semblait un cheval de
torture pour l'être qu'ils chérissaient le plus au monde.

La mère, enfermée dans sa chambre, pleurait toutes les larmes la
dérresse de son corps; et le père en détresse, le coeur serré comme dans
un étui, dut s'empêcher par ruse du pauvre petit pour le soumettre à l'in-
fluence anesthésique.

Et, comme cela—oui, en pleine santé, avec le printemps dans les yeux
et des éclats de rire dans la voix—le cher petit eut les poignets saisis, et
ce fut de force et malgré ses résistances désespérées, qu'on lui fit respi-
rer l'horrible drogue, jusqu'à ce qu'il retomât inerte et pâle comme un
cadavre, sur la table où l'attendaient le scalpel du chirurgien.

Par malheur, l'opération n'eut pas tout le succès désirable. Au mo-
ment le plus scabreux, l'enfant prit d'un coup convulsif, et cet acci-
dent, impossible à prévenir, eut des conséquences graves. Le kyste, au
lieu d'être enlevé intégralement, ne put être extrait que d'une façon in-
complète; et la plaie dut rester ouverte pour la lente élimination du reste
par voie suppuratoire.

Mais abrégeons ces pénibles détails.

Les parents, réfugiés dans une pièce à part, attendaient le résultat
avec une anxiété plus facile à imaginer qu'à décrire.

— Eh bien? s'écrièrent-ils tous deux à la fois et la sœur de l'angoisse
au front, en voyant apparaître le médecin de la famille, qui avait surveillé
l'opération, eh bien?

— C'est fait, répondit gravement celui-ci.

— Ah! et puis?

— Tout va bien, ajouta-t-il d'un air et sur un ton qui démentaient trop
ses paroles.

— Ah! docteur, docteur, s'il y a du danger...

— Non, il n'y a pas de danger... pour le moment du moins. Seule-
ment, que la mère s'arme de courage, car il va falloir des soins très assidus;
et ce sera peut-être long. Pourvu qu'il ne survienne aucune complica-
tion... ajouta-t-il avec un hochement de tête où perçait son inquiétude.
En tout cas il faut prévenir la fièvre par tous les moyens possibles. La
garde-malade a mon ordonnance par écrit. Je reviendrai ce soir."

Le soir, le médecin revint.

Il trouva les pauvres parents au comble de la désolation; une fièvre
intense s'était déclarée.

Durant trois longs jours et trois longues nuits, le petit martyr fut
entre la vie et la mort.

— S'il pouvait dormir! disait le docteur, qui ne prenait plus la peine
de dissimuler son anxiété. S'il pouvait dormir! Il n'y a que le sommeil
qui puisse le sauver. Et malheureusement, dans l'état de faiblesse où il
est, ce serait une imprudence que de lui administrer aucun narcotique.
Il faut tout attendre de la nature... ou de la Providence.

Ce fut un calvaire pour la malheureuse mère clouée au chevet de son
enfant.

Quant au père, il errait par la maison comme un insensé, se labourant
la poitrine de ses ongles, s'arrachant les cheveux, et ne songant qu'à se
briser la tête contre les murs.

Son fils! son petit chéri! son idole! son seul enfant! il s'accusait de
l'avoir tué, et se maudissait dans des accès de désespoir délirant.

L'enfant n'avait pas dormi depuis deux jours. Insensible à tout ce qui
se passait autour de lui, il promenait dans le vague le regard voilé de ses
grands yeux vitreux que dévorait la fièvre.

— C'est demain Noël, mon chéri, disait le père penché sur l'oreiller
humide de ses larmes, et couvrant de baisers fous la menotte brûlante qui
reposait inerte sur la courte-pointe; c'est demain Noël, la fête de l'Enfant-
Jésus. Cette nuit Santa Claus va faire sa tournée pour distribuer des
cadeaux aux petits enfants qui dorment. Tes souliers neufs sont dans la
cheminée—là, justement dans la chambre voisine—tu n'as qu'à dire quels
jouets tu désires avoir, mon ange; et si tu dors bien, Santa Claus te les
apportera bien sûr... Tu vas dormir, n'est-ce pas?

Et le pauvre papa détournait la tête pour cacher ses pleurs et refouler
ses sanglots.

— Que veux-tu que Santa Claus t'apporte, voyons, dis, mon trésor?

— Un violon, répondit l'enfant avec une lueur de joie dans le regard.

— Un violon? Eh bien, il en a des violons, Santa Claus, j'en suis certain.

Dors bien, et ton bon ange lui dira de t'en apporter un beau.

Mais l'enfant ne dormait pas, et le médecin, qui venait le voir plu-
sieurs fois par jour, se désolait:

— Ah! s'il pouvait dormir, disait-il, ne serait-ce qu'une heure!

Dans la soirée, l'enfant fit un signe à son père.

— Qu'est-ce que c'est, mon ami? demanda celui-ci en se penchant sur
le lit pour prêter l'oreille.

— Est-ce qu'il sait en jouer du violon? fit le bébé d'une voix faible
comme un soufflé.

— Qui, mon ange?

— Santa Claus.

Le père se dressa tout à coup sur ses pieds en se frappant le front:
une inspiration subite, une inspiration du ciel venait de lui traverser le
coeur et le cerveau.

— Mais oui, mon amour! s'écria-t-il, en pressant la main fiévreuse
de l'enfant, oui, mon amour, il sait jouer du violon, Santa Claus. Il en
joue délicieusement même. Et, si tu veux bien dormir, sur ton petit
oreiller, là, ton bon ange le fera jouer pour toi, et tu l'entendras dans un
rêve... Tu verras comme ce sera beau.

Et le pauvre père, une dernière lueur d'espoir dans l'âme, sortit sur
la pointe des pieds, laissant la mère seule, agenouillée de l'autre côté du
lit où le cher malade, assis sur son séant, ouvrait de grands yeux fixes
dans la demi-clarté qui filtrait à travers les transparences de l'abat-jour.

La nuit avançait, la sainte nuit de Noël.

Les cloches commençaient à chanter dans les grandes tours lointaines.

Et le bébé ne dormait pas.

Le père, après être resté absent une petite demi-heure, rentra.

— Je viens de voir Santa Claus avec sa botte pleine de jouets parmi
lesquels j'ai cru apercevoir un bijou de violon, dit-il. Il sera ici dans un
instant, car il sortait justement d'une maison en face. Baissons les lumiè-
res; et toi, bébé, ferme tes yeux, et fais au moins semblant de dormir.

Il fut interrompu par un léger bruit venant du salon voisin.

— Chut, c'est lui!"

Le bruit s'accroissait: on aurait dit des cordes de violon qu'une main
mystérieuse accordait à la sourdine.

Le malade fit un soubresaut et tendit l'oreille; on entendait battre
son petit coeur dans sa poitrine.

Alors ce fut un ravissement.

Des sons d'une pureté angélique glissèrent dans le silence de la nuit.
Des lambeaux de mélodies d'une suavité incomparable flottèrent dans
l'air. Des accents d'une douceur infinie, qui semblaient émerger des pro-
fondeurs d'un rêve, se répandirent en ondes diffuses dans l'ombre calme
et reposée de l'appartement.

La main du bébé tremblait dans celle du papa, dont le regard, noyé
dans la pénombre, suivait avec anxiété les diverses phases de surprise,
de joie et d'attendrissement qui se manifestaient tour à tour sur les traits
émacés du petit malade.

Celui-ci écoutait toujours.

Un moment l'archet invisible parut obéir à quelque inspiration nou-
velle. Les capricieuses fantaisies du début s'éteignirent par degrés et se
voilèrent peu à peu sous le tissu de phases musicales d'un caractère plus
défini.

Des mélodies plus distinctes se mirent à chanter dans les vibrantes
sonorités de l'instrument; et l'oreille put saisir, pour ainsi dire un enchaî-
nement, indécis encore mais parfaitement perceptible, de ces vieux chants
de Noël, si impressionnants dans leur archaïque simplicité—œuvres de
ces génies anonymes qui surent si bien rapprocher les deux pôles de la
vie, en faisant à la fois sourire l'enfance et pleurer les vieillards.

Ils y passèrent tous, les bons vieux cantiques d'autrefois, tour à tour
gaîs, attendris ou solennels, mais toujours émus:—Ça, bergers, assem-
blons-nous—Nouvelle agréable!—Il est né le divin Enfant.—Dans cette
étable.

— Les anges dans nos campagnes. Et cet Adeste fideles, si large
de facture, et si vibrant de poésie chrétienne.

Tout cela se succédait, se mêlait, se fondait, s'enchevêtrait dans un
ensemble harmonieux auquel le décor nocturne et cette scène de douleur
muette prétaient un caractère d'une inexplicable intensité d'impression.

L'enfant ne bougeait plus, ne tremblait pas; le monde extérieur avait
disparu pour lui, il était littéralement emporté dans l'extase.

Petit à petit, les sons du violon s'affaiblirent, s'atténuèrent, se simpli-
fièrent dans une suite de modulations berçantes et douces comme un
chant lointain, à travers lesquelles l'oreille devinait—entendait presque—
les touchantes paroles du cantique populaire:

<